



Revue archéologique du Centre de la France

Tome 48 | 2009
Varia

Premier bilan des fouilles de la forteresse de Chinon, 2003-2009

Bruno Dufay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/racf/1371>
ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Bruno Dufay, « Premier bilan des fouilles de la forteresse de Chinon, 2003-2009 », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 48 | 2009, mis en ligne le 02 mars 2010, consulté le 28 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/racf/1371>



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bruno DUFAY*

Premier bilan des fouilles de la forteresse de Chinon, 2003-2009

La forteresse de Chinon (Indre-et-Loire) domine la Vienne et le bourg du haut de son site d'éperon. Elle appartient au Conseil général, qui en a entrepris la restauration et la restructuration, notamment en refaisant la couverture des logis royaux et en construisant un bâtiment neuf pour l'accueil des visiteurs. Dans ce cadre, des fouilles préventives et des études de bâti ont été menées, après des diagnostics réalisés dès 2000-2001. C'est l'INRAP qui a réalisé ces travaux jusqu'en 2003 (direction Simon Bryant), relayé en 2004 par le Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire, nouvellement créé.

Ces fouilles sont d'une ampleur rare en milieu castral, puisqu'elles concernent plus de 5000 m², à quoi il faut rajouter l'étude fine du bâti des logis royaux et de la tour philippine dite " du Coudray ". Étalées sur six années (mai 2003 à juillet 2009), elles ont suivi à des rythmes divers les travaux de restauration menés par l'architecte en chef Arnaud de Saint-Jouan et la création de nouvelles infrastructures. Outre les études de bâti, elles se répartissent en trois grosses opérations : la fouille du fort Saint-Georges et de ses abords (partie orientale de la forteresse), celle de l'extrémité orientale du château du Milieu, et le suivi de plus d'un kilomètre de tranchées de réseau dans le fort du Coudray (extrémité occidentale de la forteresse) et le château du Milieu.

Ces travaux ont renouvelé considérablement notre vision de cet ensemble imposant, où se déroulèrent quelques-uns des épisodes-clé de l'histoire de France, depuis les Plantagenêts jusqu'à la présence de la cour de Charles VII pendant la guerre de Cent ans. Les périodes les plus anciennes, et notamment l'Antiquité et le haut Moyen Âge, sortent enfin de l'obscurité.

L'occupation la plus ancienne remonte à la fin de l'Âge du Bronze, mais elle n'est matérialisée que par un fond de fosse contenant du mobilier céramique de qualité. Il faut ensuite attendre la fin du premier siècle avant J.-C. pour que l'occupation prenne de la consistance à nos yeux. Un enclos fossoyé quadrilatéral est sans doute la trace d'un habitat élitaires, plus qu'un sanctuaire, aucun mobilier spécifique n'ayant été trouvé dans le fossé. La tombe d'un guerrier en arme retrouvée à proximité est aussi un argument en ce sens. L'occupation perdure à l'époque gallo-romaine, et s'étend à la totalité de l'éperon. Un bâtiment à hypocauste a été observé au 19^e s., tandis que les fouil-

les récentes ont révélé une grande quantité de mobilier résiduel, présent dans les stratigraphies jusqu'aux 10-11^e s. La découverte en 2009 d'une portion d'une vingtaine de mètres du rempart du *castrum* mentionné par Grégoire de Tours au 6^e s., et qui peut dater du 5^e s., met fin aux doutes quant à la localisation de cette fortification. Enfin, une zone funéraire a été fouillée à l'extérieur du *castrum*, vers l'est (fort Saint-Georges), dans le secteur où avait déjà été inhumé le guerrier gaulois.

Les siècles suivants sont peu représentés, mais la continuité d'occupation est certaine. Il faut attendre les 8-9^e s. pour que les témoignages d'occupation se fassent plus denses. Cela correspond sans doute à une réactivation du site par les comtes de Blois, qui se concrétisera dans les textes avec la mention de l'édification d'une *turris* par Thibaud le Tricheur vers 943, peut-être dans le cadre de la mise en défense du territoire contre les Vikings, qui venaient de se retirer de Nantes seulement peu de temps auparavant.

Le château se présente alors comme un quadrilatère défensif situé à l'entrée de l'éperon. Un bâtiment est supposé dans l'angle nord-est de cette enceinte. En effet, le chemin de ronde avec parapet qui couronne le rempart oriental monte par un escalier vers le nord. Il est probable qu'il desservait l'étage d'un bâtiment. Ce dernier, à une date aussi haute, n'était sans doute pas une tour, mais une résidence aristocratique à un étage.

Le reste de l'éperon, vers l'ouest, est occupé par des zones à vocation économique et artisanale. Des " fonds de cabane " et des silos ont été observés dans les tranchées de réseau. Les silos semblent s'aligner le long d'un chemin qui parcourait le site d'est en ouest. Leur capacité est importante, puisqu'avec une moyenne de trois mètres cubes, elle excède largement ceux que l'on retrouve en milieu rural. Toutefois, elle n'atteint pas celle du château éponyme du comte de Blois, dont les plus gros dépassaient neuf mètres cubes. Leur contenu, pauvre en mobilier, signale toutefois un mode de vie aristocratique (vaisselle glaçurée, mortiers de pierre, faune rare ou consommée jeune).

Cette bipartition entre un pôle défensif/élitaires et le reste du site perdurera jusque dans le courant du 12^e s. Au début du 11^e s. est édifiée une chapelle dépendant de l'abbaye de Bourgueil, qui sera connue dans les sources plus tardives sous le nom de prieuré Saint-Mélaine. Cet élément nouveau structure le site en trois parties successives d'est en ouest, depuis l'habitat comtal jusqu'à la basse-cour. Ce prieuré est très mal connu, car les divers travaux ne l'ont pas impacté, et seul un plan sommaire du 18^e s. permet d'en apprécier la localisation.

À partir de 1044, la forteresse passe aux mains des comtes d'Anjou, dans le cadre de la politique expansionniste de cette dynastie. L'apogée du site se situera sous le règne d'Henri II Plantagenêt et ses deux fils,

* Archéologue départemental d'Indre-et-Loire.

Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre. L'évolution du château avant Henri II est mal connue. Elle consiste principalement en un renforcement des remparts et une augmentation de la surface enclose. Les vieilles murailles antiques et carolingiennes sont progressivement remplacées par un rempart plus grand. Mais il ne sera terminé et flanqué de tours que dans le courant du 12^e s., peut-être seulement du temps d'Henri II. Il est probable aussi qu'une tour maîtresse fut érigée, de neuf ou en transformant le vieux logis carolingien. En effet, s'il ne subsiste aucun "donjon" à Chinon, il n'est guère concevable qu'il n'en ait pas été doté, comme les forteresses voisines de Loches, de Langeais ou de Montbazou, par exemple.

L'apport majeur du règne d'Henri II fut la construction sur le fort Saint-Georges, devant la vieille forteresse, d'un ensemble de bâtiments qui est interprété comme un "palais", c'est-à-dire un complexe administratif et de gouvernement. Ces bâtiments étaient tout à fait inconnus avant les fouilles de 2003-2004, le fort Saint-Georges ayant été rasé dès le 17^e s. et transformé en clos rural, ce qu'il restera jusqu'au début du 21^e s. Ce complexe ne ressemble en rien à un nouveau château, avec sa grande aile dominant la rivière, flanquée de trois autres perpendiculaires. Deux tour-porches y donnaient accès de part et d'autre, et une chapelle fut dédiée à Saint-Georges, édifiée de façon à être bien visible de la rivière, du bourg et de la route de Tours. Une partie de son riche décor sculpté polychrome a été retrouvée dans les remblais de démolition qui encombraient une salle basse aménagée sous la chapelle. Les parallèles pour ce genre de complexe bâti sont à chercher du côté d'autres palais romans de même époque, et notamment de Westminster, capitale anglaise des Plantagenêts. Chinon était, avec Caen, une capitale de ses possessions continentales qui s'étendaient de la Normandie aux Pyrénées. Il y entreposa son trésor et y tint plusieurs cours.

Cependant, le conflit entre les Plantagenêts et les Capétiens prit de l'ampleur, entre l'ambition d'un Richard Cœur de Lion et celle d'un Philippe Auguste. Par sa position frontalière, la Touraine fut un âpre enjeu entre les deux dynasties. C'est finalement Philippe Auguste qui l'emporta, et en 1205, la forteresse de Chinon passa définitivement dans le domaine royal, après un siège d'un an. Pourtant, Richard et Jean avaient considérablement fortifié l'édifice, ce que les études récentes ont mis en évidence.

Le palais du fort Saint-Georges fut transformé en "avant-château" destiné à protéger le château principal (château du Milieu), à l'instar du système adopté pour le Château-Gaillard. De fortes tours et un rempart considérable furent construits, tandis que les fonctions plus résidentielles étaient transférées dans le château du Milieu, dans de grands bâtiments qui

deviendront les logis royaux du temps de Charles VII. Le château du Milieu fut également renforcé. Son extrémité occidentale fut isolée par une profonde douve. Il forma un autre "avant-château", symétrique à l'ouest du fort Saint-Georges, connu plus tard sous la dénomination de "fort du Coudray"; il donnait sur le château du Milieu par l'intermédiaire d'une forte tour-porche, découverte en 2009. À sa pointe, dominant la vallée, fut construite une grande tour (tour dite "du Moulin"), qui est un condensé de l'architecture militaire du temps.

Ces dispositifs ne furent pas suffisants, et la forteresse tomba. Les capitaines et les ingénieurs de Philippe Auguste ne furent pas en reste pour parachever la défense des lieux, sans doute instruits par les faiblesses qu'ils avaient révélées lors du siège. L'accès principal de la forteresse fut établi à l'opposé de la ville ("porte des Champs"), et constitué d'un imposant châtelet flanqué de deux tours circulaires. Il fut lui-même flanqué d'une grosse tour édifiée à l'angle nord-est du château du Milieu, à l'emplacement présumé de la tour maîtresse alors détruite ("tour de l'Échauguette"). Cette porte ouvrait dans l'espace entre le fort Saint-Georges, dès lors marginalisé, et le château du Milieu, de sorte que l'assaillant n'accédait pas directement dans ces lieux.

Le fort du Coudray fut aussi complété, plus symboliquement, par une tour ronde comme Philippe Auguste aimait en doter ses châteaux conquis ou nouvellement construits (tours justement dites "philippiennes"). Celle-ci est un peu atypique, car elle ne dispose ni d'une entrée au rez-de-chaussée, ni d'un fossé circulaire défendant celle-ci. En effet, la contrainte topographique, interdisant ce fossé, a obligé à une entrée au premier étage, accessible et protégée par un avant-corps, selon une technique éprouvée depuis les donjons du 11^e s.

Enfin, les espaces résidentiels furent agrandis. Le logis dominant la Vienne fut prolongé, et un bâtiment fut construit en vis-à-vis, près du prieuré Saint-Mélaine, délimitant un espace qui va se transformer en cour. D'autres bâtiments furent adossés aux courtines, dont les fonctions étaient peut-être davantage militaires.

À partir du deuxième tiers du 13^e s., la structure générale de la forteresse est figée. À part la tour d'Argenton au 15^e s., les travaux ultérieurs consisteront pour l'essentiel en la création de nouveaux espaces résidentiels, que ce soit dans le château du Milieu ou le fort Saint-Georges. Une nouvelle chapelle, dédiée à Saint-Martin, fut construite au 14^e s. dans le fort du Coudray. Les ducs d'Anjou entreprirent à la fin de ce même siècle d'importants travaux d'embellissement des logis, comme vient de le montrer l'étude de bâti (Bastien Lefebvre) et la reprise des sources écrites (Solveig Bourrocher). Enfin, c'est bien sûr la présence de la cour de Charles VII au début du

siècle suivant qui entraîna l'achèvement de ce complexe résidentiel qui vient de retrouver sa toiture détruite au 19^e s.

Louis XI fut le dernier roi à séjourner régulièrement à Chinon, pour s'adonner à la chasse et au plaisir de visiter les prisonniers qu'il y tenait. La forteresse retrouva brièvement un rôle stratégique lors des guerres civiles du 16^e s. Les fouilles ont mis en évidence des travaux de remise en défense non négligeables, comme le recreusement de fossés autour de la tour du Coudray et de l'Échauguette, ou la construction d'un énorme boulevard d'artillerie au nord du château pour contrôler la route de Tours.

Acquis au 17^e s. par le duc de Richelieu, le château fut partiellement démantelé et tomba peu à peu en ruine. Vendu comme bien national à la Révolution, il fut divisé en plusieurs propriétaires. Il fut sauvé par l'intervention de Prosper Mérimée, et le département le prit en charge. Depuis l'an 2000, il aura investi plus de 15 millions d'euros pour le conforter et donner aux visiteurs de meilleures conditions de visite, par des espaces rénovés ou nouveaux, et la mise en place d'une muséographie innovante. Le moindre mérite de cette opération n'est pas d'avoir nourri parallèlement la connaissance que l'on avait de cet édifice, qui sera ainsi mise à la disposition de tous.

...

Laurent BEUCHET*

De la motte au château d'artillerie, la fouille du château de Guingamp (Côtes-d'Armor)

L'opération d'archéologie préventive du château de Guingamp (Côtes-d'Armor) a été réalisée dans le cadre d'un projet de création d'une salle culturelle sur le site du château. La fouille a été menée sur une superficie de 2000 m², sur une durée effective de cinq mois entre octobre 2004 et mars 2005, avec un effectif moyen de sept personnes.

À l'issue de la fouille, trois phases principales d'occupation peuvent être identifiées :

- la motte des Comtes de Guingamp (XI^e-XII^e s.) ;
- une enceinte polygonale (XII^e-XIV^e s.) ;
- le château ducal du XV^e s.

Les vestiges d'une première enceinte fortifiée occupent la moitié nord de la fouille. Un important fossé en arc de cercle a été dégagé sur près de 30 m de long. Sa profondeur atteint 5 m environ pour une ouverture de 6 à 8 m. Il se poursuit au nord, partiellement détruit par les aménagements postérieurs. Le fossé est doublé d'un talus, réalisé avec les déblais du creusement. Sa face externe est renforcée par un parement de pierre sèche. Le rempart, de 6 m d'épaisseur, est percé au sud-est d'une forte tour rectangulaire matérialisée par six imposantes fosses de fondation de poteaux. Le petit diamètre de cette enceinte pouvait atteindre 25 m dans l'œuvre. On ignore son extension au nord-est, mais, dans l'hypothèse d'un accès en position médiane, son grand diamètre

pouvait atteindre 40 m, pour une surface enclose de 800 m² environ.

Un sol de graviers et de petits galets de rivière occupe l'espace interne de la tour et se poursuit au nord pour former une cour. De nombreuses fosses de fondation de poteaux, quelques lambeaux de sols et de foyers marquent l'emplacement de bâtiments, qui semblent répartis au pied du rempart. Plusieurs phases d'aménagement sont attestées par la stratigraphie, sans qu'il soit possible de restituer une chronologie fine, ni des plans de bâtiments. La fouille n'a livré que très peu de mobilier. Les quelques formes céramiques s'apparentent aux faciès communs dans le nord-ouest de la France aux X^e-XII^e s. (vases à lèvres carrées ou en bandeau, luminaire à pied creux). Le mobilier métallique est exclusivement formé de fers d'équidés, caractéristiques de cette même période (rives ondulées, étampures longues, etc.).

Les vestiges dégagés et les éléments de chronologie qui s'y rapportent permettent d'identifier ce site comme le château mentionné en 1123 sous le terme "*motta comitis*". Sa fondation peut être située lors de la création de l'apanage de Penthièvre en 1034 pour le frère du Duc de Bretagne Alain III. Trois nouvelles châtelainies sont alors fondées, Moncontour, Lamballe et Guingamp. Cette dernière est érigée en Comté avant 1079 et s'étend sur plus de soixante paroisses.

Puis la motte est rasée pour être remplacée par une enceinte maçonnée polygonale, renforcée de contre-forts. On ignore l'élévation de cette fortification, détruite jusqu'au niveau de ses fondations lors de la construction de la forteresse du XV^e s. Aucune trace de bâtiment n'a été observée. Ceux-ci devaient se situer hors de l'emprise de la fouille. Aucun niveau d'occupation n'est conservé et l'absence de mobilier rend la datation difficile. Sa morphologie générale (notamment l'absence de flanquement) permet cependant de la situer dans la seconde moitié du XII^e s. au plus tard.

* Chargé d'opérations et de recherche, Inrap, 37 rue du Bignon, CS 67737 35577 Cesson-Sévigné cedex.